

La tentation de l'ermitage

Suzanne Robert

Volume 38, numéro 4 (226), août 1996

La terre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32481ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Robert, S. (1996). La tentation de l'ermitage. *Liberté*, 38(4), 130–166.

SUZANNE ROBERT

LA TENTATION DE L'ERMITAGE

Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image, comme notre ressemblance, et qu'il domine les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, les bestiaux, toutes les bêtes sauvages et toutes les bestioles qui rampent sur la terre. »

Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, homme et femme il les créa. Dieu les bénit et leur dit : « Soyez féconds, multipliez-vous, emplissez la terre et soumettez-la ; dominez les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et tous les animaux qui rampent sur la terre. » Dieu dit : « Je vous donne toutes les herbes portant semence qui sont sur toute la surface de la terre, et tous les arbres qui ont des fruits portant semence : ce sera votre nourriture. »

La Bible, Genèse, 1, 1, versets 26 à 30

La création du monde selon la Genèse biblique étonne par l'absence de préoccupations égalitaristes de la part du créateur, lequel ne se contente pas de créer, mais établit en plus des niveaux taxonomiques. En le saturant avec une panoplie de casiers superposés, le dieu organise son petit monde en échelons fixes et

prédéterminés, à l'image des monarchies, des mafias et des dictatures. Devant ces caprices divins touchant l'ordonnement des êtres selon des pouvoirs accordés de façon totalement arbitraire, on est en droit de se demander quel intérêt peut bien trouver un être humain dans une religion prônant sa ressemblance avec un fantoche vaniteux qui, « là-haut » ou dans « l'au-delà », d'un coup de baguette magique invente un monde de hiérarchies et d'inégalités et organise des réseaux de dominations et de soumissions « innées », tel un hurluberlu devenu dictateur et distribuant à son gré privilèges et exclusions. On est certes en droit de se le demander, mais toute tentative d'explication devra tenir compte de la surprenante réalité qui s'impose : à quelque religion qu'il adhère, ou qu'il soit agnostique ou athée, l'Occidental en est plus ou moins resté à ce stade primaire de sa cosmogonie collective. Qu'il se soit ou non fabriqué un dieu à son image, il demeure convaincu que la Terre et ses « ressources » – c'est-à-dire tout ce qu'on y trouve et tous les vivants non humains – n'existent que pour subvenir à ses besoins. En d'autres mots, la planète est là pour le servir et pour qu'il s'en serve, exactement comme l'avait décrété le dieu biblique. Cette illusion puérile a depuis longtemps atteint le stade de principe universel dans les cerveaux humains des sociétés industrialisées.

Dans d'autres groupements de la planète, les mythes d'origine du monde, quoique partageant certaines ressemblances avec celui de la chrétienté, rivalisent de fantaisie, laquelle marque aussi largement les diverses cosmogonies qui en découlent. Chez les Indiens des Plaines, un homme (l'Homme-Coyote, chez les Crow) a créé l'univers avec l'aide de deux canards (et d'un cygne, chez les Chéyennes) ; chez les Esquimaux du Centre, le créateur est une femme nommée

Sedna, tout comme chez les Netsilik. Dans d'autres communautés, le créateur est un lézard (aux îles Andaman) ou un lièvre (chez certains autochtones d'Amérique). Dans plusieurs sociétés polynésiennes, africaines, amérindiennes et inuit, la création du monde est considérée comme un long processus de différenciation éternellement incomplet où les êtres conservent pour toujours de vastes zones communes ; par exemple, on retrouve chez eux, de façon quasi générale, la conviction selon laquelle les animaux possèdent des pouvoirs surnaturels qu'ils peuvent communiquer aux humains. Il y a donc des possibilités d'échanges entre les diverses catégories d'êtres ; les échelons ne sont pas fixes et étanches comme chez l'Occidental, croyant ou non-croyant, pour qui le cloisonnement entre l'*Homo sapiens* et le reste du monde interdit toute différence non hiérarchique et toute forme de circulation interspécifique. L'écrivain et naturaliste Barry Lopez écrit : « Les esquimaux, qui considèrent parfois qu'ils ne sont pas entièrement détachés du monde animal, voient en nous des êtres dont la séparation d'avec ce monde pourrait bien être trop complète¹ ». On peut bien sûr voir cette absence de différenciation définitive dans les cosmogonies indigènes comme une forme de « pensée magique primitive ». Toutefois, ne pourrait-on pas supposer que, chez les Occidentaux, la croyance en l'infériorité du « monde inanimé » (ou le fameux « règne minéral », deux archaïsmes encore en usage de nos jours, comme si la physique nucléaire ne nous avait rien appris sur la non-fixité de la matière) et du « monde animé » (à l'exception de l'humain) constitue également une forme de pensée magique leur permettant soit d'abstraire de leur vie tout ce qui n'est pas eux-mêmes (on est si bien

1. *Rêves arctiques*, coll. « 10/18 », n° 2359, p. 78.

«entre nous»), soit d'intégrer des données contradictoires, difficilement compréhensibles ou inexplicables.

Car, lorsque placé bien malgré lui sur le même pied hiérarchique que les araignées ou les galaxies et confronté au fait qu'il partage avec ces casiers inférieurs de l'univers les mêmes éléments constitutants – la matière première de ses neurones habite non seulement d'horribles appendices arachnéens et des naines brunes ratacinées dans l'espace, mais aussi le plâtre des murs de sa propre maison formé d'eau, de calcium et de soufre, comme en contiennent plusieurs acides aminés –, l'Occidental court vers la sphère analgésique de sa pensée magique pour ne pas souffrir des conséquences que supposent la propriété non exclusive de ses propres fondements matériels, le hasard de ses origines en tant qu'espèce, le peu de profondeur temporelle de son groupe de primates (l'*Homo sapiens* est l'espèce terrestre la plus récente et celle qui compte jusqu'à maintenant la plus brève durée d'existence), l'incertitude quant à sa condition et à son avenir, les raisons mêmes de sa présence dans l'univers, etc. Il faut endormir la douleur et chasser le doute et l'ignorance par un acte de foi et de supériorité puisque personne ne sait et que rien ne parle. «Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie», écrivait Pascal. La pensée magique occidentale, qui présuppose la suprématie de l'humanité sur toute autre forme d'existence et sa «différence de nature» dans un monde où les autres échelons ne diffèrent entre eux que par des «différences de degré», rassure et apaise les partisans de ces dogmes occultes, mais isole aussi et surtout abuse de la naïveté, de la paresse et de la vanité humaines. Cette magie, qui avait fait de l'Homme le centre du monde avant Copernic et Galilée et, avant Darwin, une créature apparue par génération spontanée sans liens de parenté avec nulle autre, a la

ténacité d'un préjugé. Si on la coince dans l'un de ses retranchements en jetant la lumière sur l'une de ses supercheries, la magie resurgit ailleurs, n'importe où, peu lui importe. L'Homme se trouve-t-il réduit par une quelconque découverte scientifique à tourner dans le mouvement incessant et anonyme de l'univers sans en constituer un centre stratégique? Qu'à cela ne tienne: la magie occidentale le consacrera tout simplement roi de sa planète, intelligent et créateur, détenteur de la « conscience »! (Chaque perte de pouvoir humain est immédiatement compensée par un incomparable privilège...) Teilhard de Chardin disait: « L'animal sait, bien sûr; mais il ne sait pas qu'il sait ». Ce à quoi je rétorque par des interrogations étonnées: et nous, *savons-nous* qu'il ne sait pas? *comment* le savons-nous? quelle *preuve* en avons-nous? » (Il n'est pas surprenant que cet éminent savant ait décrété l'inexistence de la conscience animale, lui qui affirmait du même coup, avec certitude et sans preuve, l'existence d'une entité magique, éternelle et omnisciente, invisible et irréelle: un dieu.)

La question de la conscience n'ayant jamais été définitivement réglée, il semble inutile, du moins pour l'heure, de décréter *ex cathedra* des vérités la concernant. L'ignorance et le doute devraient colorer nos opinions. Les philosophes ont depuis toujours traité des divers angles de la conscience humaine; à leur tour se penchent aujourd'hui sur la question les neurobiologistes, les neuropsychologues et même les mathématiciens²; ils s'interrogent, par exemple, sur une série d'états inter-

2. Tel Roger Penrose, mathématicien et physicien de l'université d'Oxford, qui a travaillé avec Stephen Hawking sur la découverte des trous noirs. Voir: « À la poursuite de la conscience », *Science et Avenir*, avril 1996, p. 94-96.

médiaires de la conscience créés chez l'humain par la drogue, l'anesthésie (pourquoi perd-on conscience d'un seul coup et non progressivement, quel que soit le produit anesthésiant utilisé?), le coma, le yoga, les maladies mentales, etc. Pour trouver le « site » de la conscience, commençons par déplier et défroisser notre cerveau sur le sol – il couvrira un mètre carré de surface environ – et cherchons. Il n'y a rien d'évident et le « site » reste introuvable. Mais chose certaine, la majorité des scientifiques d'aujourd'hui croient que la conscience appartient aussi à d'autres espèces que la nôtre. Les sites cérébraux de la faculté d'attention existent bel et bien chez la mouche! Ce qui fait dire à Ronald Melzack, du département de psychologie de l'université McGill: « Une mouche n'est-elle pas attentive? Or, l'attention est une forme de conscience à laquelle il ne manque que le langage³ ». Les grands primates (gorilles, chimpanzés, orangs-outans) partagent plusieurs pans de conscience avec l'espèce humaine; ils se montrent parfaitement capables, non seulement d'utiliser des outils (l'utilisation d'outils est plus répandue qu'on ne le croit chez les animaux, entre autres chez plusieurs espèces d'oiseaux) et de se servir de symboles et de langages humains, tel celui des sourds-muets, mais aussi de mentir! « La pensée symbolique est un préalable nécessaire et peut-être suffisant à la conscience de soi⁴ », suggère le primatologue Bernard Chapais du département d'anthropologie de l'Université de Montréal. Le fait que leur patrimoine génétique ne diffère du nôtre que d'à peine 1 p. cent devrait-il exclure ces primates du champ de la

3. Cité dans: Michel Groulx, « Les secrets de la conscience », *Québec Science*, vol. 34, n° 7, p. 19.

4. *Idem*, p. 19.

conscience? Existe-t-il à cet égard une coupure nette entre l'Homme et les autres formes de vie terrestre?

À partir du moment où l'être humain ressent une certaine sympathie pour ce qui l'entoure, il dépouille cet entourage de l'utilité qu'il pourrait avoir après destruction (par exemple: je ne mange pas mon chien); pour protéger cette utilité, il doit inférioriser ce dont il désire se servir, ou alors le doter de pouvoirs divins. Le caractère «évolué» du comportement des Occidentaux et le caractère «primitif» de la conduite des autres se rejoignent avec une curieuse harmonie d'intentions. Les «primitifs» ont fait de la Terre le territoire des dieux; les autres, un outil pour les hommes. Chacun a réglé la question à sa manière selon la forme de pensée magique propre à la société dont il est issu.

La pensée magique primitive, dans la mesure où elle a encore cours quelque part en ce monde avec plus ou moins d'intensité, souffre peut-être d'un certain essoufflement. Les problèmes de la pensée magique occidentale ont surgi, quant à eux, depuis quelques années et découlent directement de son principe fondamental, soit: la Terre n'existe que pour subvenir aux besoins de l'humanité. L'idée qu'elle pourrait ne pas être inépuisable, soumise et éternelle constitue une insulte à l'espèce supérieure, une exagération fanatique d'alarmistes en mal de publicité. Car pourquoi donc, alors qu'on n'a jamais eu à s'en préoccuper jadis, faudrait-il dorénavant, non seulement tenir compte de la Terre et se pencher sur son cas fort ennuyeux, mais de plus lui trouver une place convenable dans notre vision du monde, dans nos réflexions sociales et philosophiques, voire dans notre imaginaire et jusque dans notre conception de nous-mêmes, individuellement et en tant qu'espèce? D'où l'agacement que provoque toute allusion à l'écologie, pourtant paisible

science exacte au même titre que toute autre⁵. Évidemment, le fait de rappeler au détenteur de la conscience et de l'intelligence universelles qu'il est matière – matière absorbante, matière nourrie, matière évacuante – menace et parfois ébranle en lui l'illusion de sa pureté, de son immatérialité, de sa désincarnation, de son abstraction, de la discontinuité essentielle et totale entre son être et la Terre, entre la bulle close de son « intérieur » et le « monde extérieur ».

Spectacle insignifiant, insipide, ridicule et risible que lui présentent, dira notre Homme, les militants écologistes, ces profiteurs de Greenpeace et autres organismes du même acabit qui semblent prendre un malin plaisir à le confronter à ce qu'il produit, hors ses productions intellectuelles. Il oublie, ou ignore, ou préfère ignorer, que le nord de la planète, qui représente le quart de la population mondiale, consomme 80 p. cent des ressources planétaires... Avec une exultation non dissimulée, je l'imagine égaré, ahuri et souffreteux, debout dans un immense dépotoir aux parfums peu capiteux où un sinistre « montreur de détrit » aurait étalé les rejets de sa vie, tout cela que l'Homme croyait disparu comme par enchantement et dont la seule évocation fait naître en lui un mépris nerveux empreint de colère à peine contenue contre l'anonyme montreur écolo : des produits toxiques utilisés dans la fabrication de ce dont il se sert quotidiennement, des eaux usées, des déchets de construction et des déchets médicaux, toutes sortes de contenants en mousse de polyuréthane, de vieux stylos, des ordinateurs désuets, des tubes de

5. ... et que *Le Petit Robert* définit comme suit : « Étude des milieux où vivent et se reproduisent les *êtres vivants* ainsi que des rapports de ces *êtres* avec le milieu » et non pas, comme certains le pensent : étude du milieu où vit *l'être humain* !

pâtes dentifrices usagés, des rasoirs, des peignes, des débris d'ampoules électriques, des skis cassés, des matelas éventrés, des pièces d'autos, des sacs de plastique, des pesticides, des vêtements de nylon, des huiles usées de bateaux, des déchets de carburants d'avions, des herbicides, des engrais chimiques, du purin d'animaux d'élevage, du monoxyde de carbone, de la pollution industrielle, du dioxyde de carbone (le Canada en rejette dans l'atmosphère 120 millions de tonnes annuellement; la moyenne mondiale est de 5900 millions par année), des chloro-fluoro-carbones (CFC; le Canada en produit 36 millions de tonnes, comparativement à 1400 millions de tonnes pour tout le globe), de l'oxyde de soufre (émis au rythme de 146,4 kg par année par habitant du Canada, alors que la moyenne mondiale est de 48,4 kg annuellement par habitant), des oxydes d'azote (le Canada est le second champion mondial, avec des émissions de 74,9 kg par an par habitant, la moyenne étant de 44,3 kg), des barils de pétrole consommés (le Canada est le pays présentant la plus forte consommation de combustibles fossiles par habitant, soit 9 tonnes par personne en 1992), des déchets nucléaires (d'ici l'an 2000, le Canada en aura accumulé 34 millions de tonnes comparativement à 20 millions de tonnes pour l'ensemble de l'ex-URSS durant la même période), toute une variété de déchets communs aux dépotoirs municipaux (chaque Canadien en produit 632 kg par année, alors que la moyenne mondiale est de 513 kg), sans oublier les 3000 couches jetables... (ah! je vois une certaine stupeur au fond du regard de notre Homme! sans doute craint-il que le montreur ne descende encore plus bas dans l'insignifiance)... de chacun de ses enfants et les 8000 serviettes sanitaires de la vie de chaque femme de son espèce. Chez nous, jadis, les femmes autochtones utilisaient, dans ces deux

cas précis, de la mousse de tourbe, partie morte de la sphaigne, qui retient de dix à vingt-cinq fois son poids sec en eau⁶; au cours de la Première Guerre mondiale, ces mousses remplaçaient le coton absorbant dans les pansements, en raison de leur grande capacité d'absorption et de la stérilité relative que leur confère leur acidité. Dans les systèmes sanitaires en usage à la campagne, on trouve bien sûr les classiques fosses septiques avec champ d'épuration, mais aussi les toilettes au compost et les champs d'épuration tapissés de tourbe. Mais trêve de trivialité! Ne le tourmentons pas davantage. Cessons ce discours grossier, malvenu et surtout futile. N'oublions pas que le seul thème au sujet duquel l'être humain moderne aime être rappelé à son état charnel, c'est celui de sa sexualité: elle élève son « âme » (qu'est-ce qu'une « âme »?) ou parfois l'avilit « comme la bête », quoiqu'il ne s'agisse sans doute là que d'une aimable perversion de l'érotisme... Pour le reste, la moindre allusion au fait qu'il est incarné dans la même matière que le lézard, le rat, la sangsue, le serpent, le champignon, le pissenlit, le ver, la mouche – tout cela qui engendre le dégoût, l'agacement ou l'indifférence et que l'Homme surplombe et illumine de la lumière aveuglante de sa conscience – n'aura droit qu'à un commentaire acerbe ou railleur. Attendons: il va parler. « Vraiment, quelle bêtise que cette nouvelle religion de l'écologie! » Voilà. Il a parlé. L'Homme occidental nous a ébloui par la profondeur de sa réflexion. Le sujet est clos. Quelle créature admirable!

Lentement, le soir tombe sur le dépotoir. Notre Homme s'y tient toujours, malingre et irrité, avec l'impression que l'on traîne à dessein dans la boue et

6. *Plantes sauvages des lacs, rivières et tourbières*, Saint-Augustin, Fleurbec, 1987, p. 312.

l'insignifiance les sphères hautes, denses et bleutées qu'éructe son cerveau créateur. Ne lui demandez pas un acte de révolte contre l'éducation qu'il a reçue, fruit de millénaires de déterminismes, d'habitudes ataviques, de diverses conceptions dominatrices du monde, d'auto-célébration humaine. N'exigez rien de l'être humain, et surtout pas le rejet des concepts qui confirment son règne ou le refus d'établir entre les espèces des gradations fondées sur des arguments d'autorité ou de tradition. N'exigez pas la reconnaissance de différences, de variations, de variabilité, de biodiversité. « Oh ! ne les faites pas lever ! C'est le naufrage... Ils surgissent, grondant comme des chats giflés. » (Arthur Rimbaud, « Les assis ») Il n'y a rien à craindre, car l'Homme contemporain ne se lèvera pas. Il est bien installé dans ses lieux communs et ne fera aucun effort pour sortir de son obscurantisme cosmogonique et de son incompetence éthologique. Il ne se passera rien. Alors je me contente de l'observer à loisir et sans espoir. Je prends plaisir à sa piteuse colère d'enfant-dieu gâté, de petit maître buté, ignare et incapable de modestie et de doute – il doit lui manquer, en ce qui concerne ces qualités, quelques gènes essentiels. Et pendant que la nuit terrestre s'étale comme une tache d'encre au-dessus des artefacts de sa vie et qu'avec des airs de grand seigneur il ferme les yeux de dépit devant son imputrescible dépotoir, un ours vient et le dévore. Triste fin⁷. Comme c'est dommage. Tant de neurones aux axones et aux synapses étincelants dans la noirceur du monde, tant de *conscience* et d'*âme* dénuées d'*instinct*, tant de travail évolutif « bêtement » déchiqueté dans un sinistre dépo-

7. Je ne sais plus qui écrivait (était-ce Flaubert ?) quelque chose comme suit : « Quand un homme tue un tigre, on dit qu'il est un bon chasseur. Quand un tigre tue un homme, on dit qu'il est cruel. »

toir! ... J'échappe une larme, vite asséchée par le vent du nord. Un deuil bref vaut mieux qu'une absence de chagrin. Et j'ai vraiment du chagrin. C'était une si belle machine.

*

La peur des animaux n'est pas l'un des moindres paradoxes de notre temps. En plein XX^e siècle, à l'ère de l'ordinateur, tandis que l'homme a fortement marqué la nature de sa trace dominatrice et qu'il exploite les animaux de toutes les façons possibles, on peut être surpris de constater qu'il a encore la crainte de certains d'entre eux⁸.

Plusieurs ressentent du dégoût pour les limaces ou les mille-pattes; d'autres s'évanouissent à la vue d'une araignée. Beaucoup ont la phobie des serpents, des chats, ou bien une peur extrême des chiens ou des guêpes. Certains souffrent de haut-le-cœur devant des vers, des chenilles, des chauves-souris, ou trouvent repoussants les crapauds et les couleuvres. Personnellement, j'ai toujours eu la phobie de l'humanité.

Cette phobie reste d'un ordre tout à fait personnel. Elle ne s'intègre à aucune conception prônée par un groupe ou une chapelle, à aucun mouvement ou ralliement; elle n'a surtout rien à voir avec les préceptes de la *deep ecology* tant décriée et de façon si maladroite par Luc Ferry⁹, lequel voit l'écologie comme la suite logique du marxisme, qui a, dit-il, réduit l'Homme à sa

8. Jean-Jacques Barloy, *La peur et les animaux. De la légende à la réalité*, Paris, Balland, 1987, p. 7.

9. *Le nouvel ordre écologique. L'arbre, l'animal et l'homme*, Paris, Grasset, 1992.

classe sociale, et du nazisme, qui a quant à lui défini l'être humain en fonction de sa race et prôné l'amour de la nature, et particulièrement des animaux. Rien de plus ridicule, pour Ferry, que de remettre en cause la place centrale de l'humanité sur Terre et de ranger l'humain sur un pied d'égalité avec l'arbre et l'animal. Selon lui, ce qui distingue l'Homme des autres êtres vivants, c'est sa liberté ; selon lui toujours, cette liberté humaine aurait pour nom « Culture ». La Culture élèverait l'humanité au-dessus des déterminismes biologiques et des contraintes ataviques.

Relier les concepts flottants de « culture » et de « liberté » paraît plutôt gratuit, pour ne pas dire absurde. Ce sont là des catégories sujettes à mille définitions et interprétations, et le fait de les aboucher dans un rapport de cause à effet relève carrément du domaine de l'opinion, de la spéculation, de la fabulation. Au sens anthropologique du terme, la « culture », en ce qu'elle inclut toute une panoplie d'éléments (art, religion, mythologie, système de valeurs, structure sociale, système de parenté, langue, type d'économie, organisation politique, etc.), constitue un ensemble tout aussi déterminé que déterminant relativement aux facteurs biologiques et environnementaux. L'*environnement* impose des limites à certains traits culturels : par exemple, les Inuit n'ont jamais fondé leurs activités de subsistance sur la culture des ananas, et le communisme des habitants de la toute petite île de Saint-Kilda au nord de l'Écosse¹⁰ n'a jamais été similaire à celui de l'URSS. Des *facteurs biologiques* peuvent modifier des comportements culturels : par exemple, un déséquilibre numérique entre les sexes dans un groupement humain,

10. Tom Steel, *Saint-Kilda, l'île hors du monde*, Paris, Éditions Peuples du monde, 1992, 348 pages.

causé par un problème génétique ou autre, influence le choix du conjoint chez les membres de ce groupe. Un facteur *culturel* peut jouer un rôle sélectif sur des éléments biologiques : par exemple, alors que certaines communautés africaines bannissaient de leurs rangs les albinos, ainsi condamnés à vivre solitaires et sans descendance, les Indiens Hopi du sud-ouest américain valorisaient l'albinisme et encourageaient la reproduction des porteurs de cette particularité, donc la transmission du gène responsable de l'anomalie. Il n'y a pas d'un côté (ou en haut ?) la « Culture » et de l'autre (en bas ?) les « facteurs biologiques déterminants », de la même manière qu'il n'y a pas d'une part le spirituel et d'autre part le matériel. La « Culture » ne consiste pas en une force libératrice, mais bien en un ensemble établissant des normes de comportement et des formes de cohésion dans un groupe. Si le biologique était invariablement et nécessairement soumis au culturel, une petite mutation génétique cancérigène ne déciderait en rien de la liberté du mutant... De toute façon, ce couple Culture-liberté, mal assorti, aux liens douteux, en quoi forme-t-il un argument de valeur dans l'affirmation absolue de la place centrale de l'humanité sur Terre¹¹ ? La cosmogonie de Luc Ferry, sa conception du monde et de l'humanité sont directement tributaires du système de valeurs développé par sa propre « Culture », c'est-à-dire par la *pensée magique occidentale*. « Mais on sait que ce système [le système de référence que fournit la pensée magique] s'édifie aux dépens du progrès de la connaissance¹². » Comme tant d'autres, Luc Ferry

11. Il n'est pas surprenant que Luc Ferry ait donné à son dernier livre le titre de *L'homme-dieu ou le sens de la vie*, Paris, Grasset, 1996, 246 pages.

12. Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958, p. 203.

répète, redit la croyance fondatrice, ressasse et reformule les traditions antiques de la société d'où il tire ses origines. Encore un autre qui parle. Encore un autre qui ne se lève pas de son berceau millénaire pour fixer du regard l'espace où il se tairait, où il écouterait, où il observerait. Encore un autre qui ne se soulèvera pas contre le charabia humain et le bourrage de crâne que charrie son espèce. Encore un autre qui est incapable de dire : « Je ne sais pas ».

Moi, je ne parlerai plus de corps et de trajectoires, du ciel et de la terre, je ne sais pas ce que c'est. Ils me l'ont dit, expliqué, décrit, comment c'est tout ça, à quoi ça sert, mille fois, les uns après les autres, aux propos les plus divers, avec une unanimité parfaite, jusqu'à ce que j'aie eu l'air d'être véritablement au courant. Qui dirait, à m'entendre, que je n'ai jamais rien vu, rien entendu que leurs voix ? Les hommes aussi, qu'est-ce qu'ils ont pu me chapitrer sur les hommes, avant même de vouloir m'y assimiler. Tout ce dont je parle, avec quoi je parle, c'est d'eux que je le tiens. Moi je veux bien, mais ça ne sert à rien, ça n'en finit pas. C'est de moi maintenant que je dois parler, fût-ce avec leur langage, ce sera un commencement, un pas vers le silence, vers la fin de la folie, celle d'avoir à parler et de ne le pouvoir, sauf de choses qui ne me regardent pas, qui ne comptent pas, auxquelles je ne crois pas, dont ils m'ont gavé pour m'empêcher de dire qui je suis, où je suis, de faire ce que j'ai à faire de la seule manière qui puisse y mettre fin, de faire ce que j'ai à faire. Ils ne doivent pas m'aimer. Ah ils m'ont bien arrangé, mais ils ne m'ont pas eu, pas tout à fait, pas encore. Témoigner pour eux, jusqu'à ce que j'en crève, comme si on pouvait crever à ce jeu-là, voilà ce qu'ils veulent que je fasse. Ne pouvoir ouvrir la bouche sans les proclamer, à titre de congénère, voilà ce

à quoi ils croient m'avoir réduit. M'avoir collé un langage dont ils s'imaginent que je ne pourrai jamais me servir sans m'avouer de leur tribu, la belle astuce. Je vais le leur arranger, leur charabia. Auquel je n'ai jamais rien compris du reste, pas plus qu'aux histoires qu'il charrie, comme des chiens crevés. Mon incapacité d'absorption, ma faculté d'oubli, ils les ont sous-estimées. Chère incompréhension, c'est à toi que je devrai d'être moi, à la fin. Il ne restera bientôt plus rien de leurs bourrages

écrit Samuel Beckett¹³.

Ne pouvoir ouvrir la bouche sans les proclamer... Sur quel aspect de la grandeur des Hommes porteraient donc mes acclamations ? Sûrement pas sur leur humanisme ! Jamais en ce monde a-t-on vu une espèce traiter ses petits et ses congénères de la façon dont le fait l'*Homo sapiens*. Plus de six cents enfants des rues sont assassinés chaque année au Brésil. Plus de huit cents personnes meurent chaque mois des suites de blessures causées par des mines antipersonnelles ; il existe cent millions de ces mines de par le monde ; il faudrait environ mille ans pour déminer la Terre. Des centaines d'enfants vivent dans les égouts de Bucarest ; ils sont en haillons et ont le regard halluciné des « sniffeurs » de colle. Selon le dernier rapport de l'ONU, datant du début de l'année 1996 et portant sur les guerres qui ont eu cours dans le monde pendant les six dernières années, deux millions d'enfants ont été tués, cinq millions ont été mutilés, douze millions ont été séparés de leur famille ou sont devenus orphelins ; la moitié des réfugiés des conflits de l'ex-Yougoslavie, du Rwanda et du Caucase sont des enfants. Au Libéria, six mille

13. *L'Innommable*, coll. « 10/18 », n° 664, p. 54-55.

enfants de neuf à quinze ans ont un rôle de soldats actifs ; douze mille autres soldats ont entre quinze et dix-sept ans. En Inde, de cinquante à cent millions d'enfants de cinq à quinze ans sont forcés de travailler à raison de douze heures par jour ; de ce nombre, environ dix millions sont vendus comme esclaves ; tous font partie des deux cents millions d'enfants qui travaillent dans les usines et dans les fermes d'Asie. Esclavage, pédophilie, prostitution et pornographie infantiles, viol, excision, meurtre, inceste, guerre, etc. J'en ai assez du miracle humain.

Les fables mettent habituellement en scène des animaux représentant des humains. J'ignore toutefois s'il existe un genre littéraire désignant les ouvrages dans lesquels des humains personnifient des animaux. J'ignore d'ailleurs s'il existe de tels ouvrages. Tentons l'expérience ; désignons ce genre de conte par le terme d'« antifable » et adoptons le conditionnel comme temps de verbe pour le récit, à l'instar de Marguerite Duras qui rappelait que les enfants humains procèdent ainsi dans leurs jeux (les enfants animaux le font aussi, sans utiliser *notre* langage certes, mais en s'amusant tout de même au conditionnel). Imaginons que, pour soigner ma phobie et pour m'amuser au conditionnel, je me serais mise à faire de l'élevage d'humains afin de les mieux connaître et comprendre (c'est une sorte de thérapie behavioriste : vous avez peur des chats ? alors achetez-vous un jeune chat !), et de cesser finalement d'éprouver en leur présence de la peur, du dégoût et – ce qui n'est pas la moindre des choses – de l'ennui. Je prendrais, comme point de départ de mon récit, le fait suivant et inverserais les protagonistes : on sait que le taux de croissance démographique des phoques d'Amérique du Nord est absolument terrrrrrrible et que, à titre de possesseur de la conscience, l'Homme se doit

(par sens du devoir, bien sûr) de gérer cette indicible menace qui nous vole notre morue¹⁴. Renversons les faits pour les fins de mon antifable, et commençons...

Je possèderais une immense ferme, clôturée, confortable, moderne, où s'ébattrait mon cheptel humain. Ce troupeau jouirait d'un très fort effectif (pour imiter les phoques et autres animaux prolifiques) que je tenterais de réduire (par sens du devoir, bien sûr) afin de protéger, disons, la morue que mon bétail humain décimerait alors que je la destinerais à mes phoques (qui vivraient, eux, en toute liberté). Pour ce, je développerais quelques modèles d'élimination du genre humain inspirés des modèles que l'Homme a brillamment créés pour la gestion de sa faune. Commençons par le plus célèbre, le modèle « R ».

Il y a cinq millions de phoques dans le nord-ouest de l'Atlantique et il en naît en moyenne deux cent cinquante mille par année, soit un taux de croissance annuel de 5 p. cent ; il y a six milliards d'humains sur Terre ; si les taux de fertilité actuels se maintiennent, il y en aura approximativement dix milliards en 2030 et quarante milliards en 2110. (N'est-il pas étrange que cet écart en faveur de l'humanité au détriment des phoques incite la première à limiter l'effectif des seconds et jamais à réduire son propre nombre, comme si son

14. Selon l'institut de recherche Mauricie-Lamontagne, à Matane, la diminution de la quantité de morues de l'Atlantique Nord s'explique entre autres par la modification de l'habitat et par la surpêche canadienne. En effet, 90 p. cent des bancs de morues se trouvent dans les limites des eaux canadiennes. La morue ne compte que pour 1 p. cent de la diète alimentaire des phoques, le reste comportant une centaine de variétés de poissons, des mollusques et des crustacés, ainsi que des invertébrés marins ; certaines de leurs proies sont elles-mêmes des prédateurs de la morue. De toute manière, l'humain n'a qu'à manger autre chose...

obésité ne la portait nullement à une certaine gêne?) Dans mon antifable, il me faudrait éliminer au-delà de la moitié de mon cheptel humain pour ne pas nuire à mes phoques. J'autoriserais donc la chasse.

Tout l'automne, dans les brouillards du petit matin roux et frais, j'ouvrerais les portes de ma ferme humaine pour y laisser entrer les chasseurs. Mais que dis-je? Le terme «chasseur» n'est plus utilisé de nos jours! Désormais, on ne chasse plus, on «récolte». On récolte un chevreuil, on récolte un ours, on récolte un canard. C'est cela, le modèle «R». Cela fait moins cruel et donne davantage dans le style «gestion de la faune». Bien. Et comme je tiendrais à ce que ma ferme expérimentale soit irréprochable, j'édicterais quelques principes de base destinés à discipliner les «récolteurs» («récoltrices» au féminin?) d'humains. D'abord, on ne pourrait récolter les enfants que pour usage personnel, et jamais à des fins commerciales (c'est ainsi que l'on procède aux Îles-de-la-Madeleine pour les blanchons). Ensuite, le récolteur n'aurait droit qu'à cinq types d'outils de récolte, soit: le fusil, la carabine, l'arc et les flèches (très prisés chez nous au Québec pour la récolte de l'original), le gourdin (pour la récolte des enfants seulement, car j'ai entendu dire qu'on l'utilise avec succès pour les blanchons afin qu'ils ne souffrent pas; j'ignore cependant, dans ce cas précis, quels étaient les indices sûrs de la non-souffrance de ces animaux) et le piège à mâchoires (30 p. cent des animaux chassés au Canada le sont encore au moyen de ces pièges). Bien sûr, je contrôlerais de façon très stricte le nombre d'humains éliminés par chaque récolteur, le «quota», car le but ici consiste à gérer et non à détruire. Le récolteur d'humains n'est pas un être cruel; c'est plutôt un bon gestionnaire – je me demanderais même, par souci de me conformer aux idéaux d'excellence et de qualité

totale de notre société, si je ne devrais pas exiger des récolteurs qu'ils aient réussi leurs examens du *Master in Business Administration* (MBA).

Outre le modèle «R», les modèles d'élimination autorisés dans ma ferme humaine pourraient se limiter aux suivants, car il en existe une telle profusion de par le vaste monde qu'il me faudrait bien faire un choix. Peut-être choisirais-je le modèle «goélands de Berlenga». Voici : au nord de Lisbonne, au large de la côte devant la ville de Peniche, se trouve un ensemble d'îles très couru par les vacanciers ; il s'agit des îles Berlenga. Or l'un de ces îlots constitue une réserve naturelle pour une colonie de 40 000 goélands argentés (*Larus argentatus*). Mais par leur seule présence, les oiseaux dérangent les touristes. On a donc décidé de gérer la colonie en réduisant de moitié au moins ses effectifs. Le moyen choisi : des appâts alimentaires enduits d'un poison qui ne les tue pas sur-le-champ et qui provoque, dit-on, une mort douce. Résultat : des amoncellements de goélands morts sur les plages et des Portugais rongés de remords. Non, à bien y penser, je ne retiendrais pas ce modèle, surtout parce qu'il me semble peu hygiénique (avec les produits chimiques, on ne sait jamais... et je suis plutôt du genre écolo). Je vois mal mon bétail humain amoncelé ici et là par petits tas toxiques et inertes. Ce serait plutôt dégoûtant. Un autre modèle d'élimination d'effectifs, qui m'aurait d'abord attirée, mais que j'aurais fini par rejeter étant donné les frais qu'il occasionne après coup en raison de son caractère radical, c'est le modèle «loups de Yellowstone». En résumé, cela consiste à éliminer totalement une espèce dans une vaste région donnée (la chasse a éliminé tous les loups de Yellowstone) pour ensuite, des années plus tard (soixante ans après, à Yellowstone) la réintroduire à petites doses, uniquement bien sûr dans le cas où

ailleurs se trouvaient des représentants de l'espèce susceptibles d'être déplacés de leur région native vers le lieu d'élimination passée. Malheureusement, c'est une méthode peu sûre ; plusieurs cas d'élimination massive, avec intention ou non-intention de réintroduction ultérieure, se sont soldés par des éliminations totales et irréparables.

Même danger d'excès irréparable dans le cas du modèle « forêt amazonienne ». Cette méthode consiste à diminuer ou à détruire l'aire de distribution d'espèces végétales ou animales soit en la brûlant, en la drainant, en la transformant pour l'élevage ou l'agriculture, soit en l'utilisant pour exercer des activités « sportives ». Les dunes des Îles-de-la-Madeleine sont endommagées année après année par les véhicules tout terrain (VTT)¹⁵ ; la faune (surtout les pluviers siffleurs, car ils nichent au sol ; il n'en reste que 76 au Québec) et la flore fragile qui fixe le sable y dépérissent. Ici, dans le marais qui borde l'île où j'habite, des aigles pêcheurs venaient régulièrement chercher leur nourriture, mais depuis que des « pilotes sportifs » décollent d'un petit aéroport tout proche ou qu'ils amerrissent en hydravion dans le marécage, les balbuzards sont partis ; quant aux hérons et aux huards, ils vont lisser leurs plumes dans d'autres miroirs. Ce modèle est l'un des plus répandus de notre monde actuel puisqu'il dépend directement de l'accroissement de la population humaine. Il faut bien qu'elle mange ! Et quand elle est riche, il faut bien qu'elle s'amuse ! C'est également un excellent modèle

15. Voir, de la botaniste Gisèle Lamoureux, « La mort des dunes », *La Presse*, 6 février 1995, p. B1 et B4 ; « À protéger absolument : la dune du Sud et les Sillons », *La Presse*, 14 février 1995, p. B4 ; « Longue vie aux dunes-de-la-Madeleine », *Franc Vert*, février-mars 1995, vol. 12, n° 1, p. 22-25.

pour la diminution et, éventuellement, pour l'élimination de la biodiversité sur Terre. Comme le disait un collègue, intellectuel reconnu : « La biodiversité, on s'en fout ! Qu'est-ce que ça peut bien nous faire qu'il y ait dix sortes de canards ou pas du tout ? » Dans la panoplie des méthodes d'extermination, deux stratégies de gestion me passionneraient particulièrement ; elles me permettraient non seulement de réduire assez facilement mon cheptel humain, mais aussi de le faire avec des motifs esthétiques et altruistes. Le premier modèle est dit « aphrodisiaque » et le second, « domotique » (néologisme désignant l'art de bâtir et de gérer scientifiquement la *domus*, maison) ; étrangement, ce dernier, bien que d'origine ancienne, a des accents des plus modernes – le « cocooning » constitue le dernier-né de sa portée – alors que le premier est extrêmement traditionnel.

Par le biais du modèle aphrodisiaque, je mettrais au service de la pharmacopée et de l'érotisme asiatiques les pénis de mon cheptel humain, ainsi que la peau de mon bétail, son cerveau, ses os broyés et ses dents, exactement comme on le fait avec les tigres, les ours noirs asiatiques, l'antilope saïga, le pangolin, l'otarie, le rhinocéros, le phoque des Îles-de-la-Madeleine, etc. J'ai entendu dire que, dans certains pays d'Asie, une soupe au pénis de tigre peut se vendre jusqu'à 400 \$ le bol (je n'ai aucun renseignement, hélas, sur les dimensions dudit bol !). Mes clients asiatiques potentiels, ainsi guéris puis ravigotés par mes potions humaines, pourraient subséquemment s'ébattre dans des chambrettes décorées grâce au modèle « domotique » : aux murs, des chandeliers en mains de femmes séchées, des pieds de lampes en jambes viriles, des abat-jour de peau enfantine et sur le lit, des dermes humains au grain d'une grande finesse sertis d'yeux séchés, exactement comme l'on voit des cendriers en mains de gorille (ces

appendices se vendent à des Européens 2\$ pièce en Afrique centrale et en Afrique de l'Ouest), des panaches d'originaux décorant les murs (dans le village, à quelques kilomètres d'ici, il y a chaque automne un «concours de panaches d'originaux»; et dire que ce même village abrite une école verte Brundtland...), des animaux «empaillés» par les taxidermistes, des trophées multiples et des peaux décoratives.

Mais comme je suis une passionnée de sciences, je ne pourrais résister à un dernier modèle d'extermination dit modèle «expérimentation *in vivo*». Ainsi, à partir d'expériences menées sur mes humains, il deviendrait possible de soigner plusieurs affections graves ou létales sévissant chez les souris, les rats, les lapins et les macaques. Bien sûr, les métabolismes, les gènes et les réactions divergent entre les humains et ces animaux; mais cela n'a jamais empêché l'humanité d'agir à l'inverse¹⁶. Certes parfois survient quelque fâcheux incident. Rappelons-nous la thalidomide, qui avait pourtant donné des enfants sains et normaux aux bêtes auxquelles elle avait été injectée. Mais qu'importe tout cela. Car, hélas, quelque chose de tout à fait nouveau vient mettre en péril le modèle «expérimentation *in vivo*»! Il s'agit des *récepteurs clonés*, c'est-à-dire des cultures de cellules d'organismes vivants qui rempla-

16. «Par voie orale, ce test [test sur pesticides commandé par le gouvernement fédéral du Canada] consiste à administrer par gavage à l'animal pleinement conscient, au moyen d'un tube introduit par l'œsophage dans l'estomac, le produit chimique à tester. L'opération peut nécessiter, dans le cas d'animaux tels que le chien, le recours à des appareils de contention pour immobiliser l'animal et lui maintenir les mâchoires ouvertes pendant le gavage. Il est important de noter qu'aucun analgésique ni sédatif ne sont donnés à l'animal pendant toute la durée du test, laquelle varie de 14 jours à un mois.» Dr Albert Daveluy, «Pour l'abolition des tests de pesticides sur les animaux», *La Presse*, le 19 mars 1991.

cent les animaux dans les laboratoires, ce qui menacerait mes intentions d'élimination humaine.

Qu'à cela ne tienne ! J'aurais quand même mis le modèle « expérimentation *in vivo* » en action dans ma ferme. J'aurais engagé mes humains et des scientifiques réputés seraient venus les manipuler, les brancher, les écerveler, les éviscérer, les aveugler, les amputer, les électrifier, les irradier, les éventrer, leur prélever des organes à greffer, leur injecter d'innombrables produits... et, comme on s'en doute bien, je serais devenue la proie des écolos ! Ils m'accuseraient de tous les maux. Pour soulever la population contre moi, ils placarderaient les villes et les campagnes avec des photos truquées (moi qui pourtant veillerais constamment à ce que tout se fasse de façon indolore) où l'on verrait, par exemple, une petite fille blonde avec la tête ensanglantée par un coup de gourdin (j'aurais beau leur dire qu'elle n'a pas souffert, que tout s'est passé trop vite, etc.), ou une jolie femme avec une flèche dans le cœur (c'est le modèle « R » avec arc et flèches) ou un homme au pénis tranché par un Chinois ou un Japonais. Ces écologistes, ils sont fascistes, « sensationnalistes », émotifs et sentimentaux ! Comme disait un pêcheur des Îles-de-la-Madeleine (interviewé en mars 1996, à la chaîne TVA, au cours de l'émission « Le match de la vie ») : « Ils [les écolos] se fient à leurs émotions ; moi, je me fie à l'espèce. L'espèce a été placée là pour l'être humain. » Et revoilà la pensée magique...

... À vrai dire, je ne comprends pas pourquoi quelqu'un qui s'oppose à ce qu'on tue un homme est un être juste et bon, mais quelqu'un qui s'oppose à ce qu'on tue un animal ou à ce qu'on détruise une plante ou un arbre est sentimental et émotif. Je croyais que, lorsque quelqu'un se disait révolté par la violence et la souffrance, sa révolte concernait *toutes les formes de*

violence et de souffrance pour *toutes les formes* de vie, et non pas selon une morale de deux poids, deux mesures, l'une pour l'humanité et l'autre pour le reste. Comment peut-on s'indigner du fait que des enfants sont battus ou violés et rester absolument indifférent au fait que la chasse à la baleine est encore largement pratiquée en Norvège et au Japon?...

Poursuivie, harcelée et condamnée par les écolos – alors que j'aurais simplement appliqué à l'humanité ce qu'elle-même fait subir aux êtres vivants et simplement voulu nourrir mes phoques avec la morue que dévoreraient les humains terrrrrriblement nombreux – j'aurais finalement résolu de confier ma ferme à Valéry qui certainement veillerait sur elle avec circonspection. Valéry, c'est le renard dont l'île où j'habite constitue le territoire. Outre l'île, il possède également le marais qui la frôle, le chemin qui réunit maintenant l'île à la terre ferme, les marais derrière la route qui borde l'immense lac, ainsi que les forêts encerclant ces marécages. Son domaine a un diamètre d'environ dix kilomètres. Souvent je le vois passer sur le chemin, là sous ma fenêtre, parfois en plein cœur de l'après-midi. L'an dernier, la femme de Valéry a accouché de cinq enfants magnifiques que j'ai admirés et regardés jouer tout l'été, leurs petites têtes rousses luisant sous le soleil dans les joncs, les scirpes et les myriques baumiers le long du lac. C'est moi qui ai baptisé leur père du nom Valéry. Voici l'histoire : un de mes éminents collègues, littérateur moderne et critique intellectuel, affirma un jour devant ma personne, et devant d'autres collègues qui l'approuvaient du chef, que Paul Valéry était un être d'intelligence supérieure, voire géniale. Devant mon étonnement et en réponse à ma question : « En fonction de quelle définition de l'intelligence portes-tu ce jugement? », il m'exposa les deux raisons (« évidentes »

ajouta-t-il avec un brin de condescendance) motivant cette constatation : premièrement, Valéry « faisait des liens » (il devait s'agir, j'imagine, d'établissements de mises en relation entre des phénomènes parfois éloignés les uns des autres, éloignés en apparence seulement, mais pas pour notre génie); deuxièmement, Valéry détenait des diplômes dans plusieurs disciplines (étrange, car je croyais qu'il conspuait justement les enseignements institutionnels). Donc, il faudrait conclure que : qui fait peu de liens et n'a pas de diplômes risque fort de n'être pas intelligent; avis aux petits nègres africains, aux femmes des sociétés intégristes, aux gens du tiers monde, aux analphabètes américains, aux habitants des *favelas* du Brésil, etc. C'est la quantité de liens abstraitement noués et de diplômes qui rend l'Homme génial; l'intelligence est devenue un record Guinness. Le renard de l'île me paraissant pas mal futé et capable d'établir une quantité astronomique de liens, il méritait, je pense, de porter le nom d'un génie humain; de plus, le voyant un jour transporter entre ses mâchoires des liasses de papier jauni, j'en conclus qu'il s'agissait là de tous ses diplômes (déménageait-il ou cherchait-il un emploi?) et il ne m'en fallut pas plus pour le baptiser du nom de « Valéry ». Là où j'ai échoué en voulant limiter les effectifs de l'espèce humaine, Valéry réussira peut-être à instaurer un semblant de principe d'égalité entre les êtres vivants et une morale de retenue chez l'Homme. Barry Lopez écrit :

*(...) c'est la fragilité de notre sagesse qui m'atterrit.
 (...) Ce qui nous fait défaut, c'est la retenue. Dans la mesure où l'humanité peut contourner les lois de l'évolution, il lui incombe de créer une autre loi à laquelle obéir si elle veut survivre et ne pas épuiser sa base de subsistance. Elle doit apprendre à restreindre ses désirs.*

*Elle doit inventer d'autres moyens plus sages de se comporter vis-à-vis de la terre. (...) Ayant pris en main son propre destin, elle doit maintenant appliquer son intelligence critique à la façon dont elle peut limiter ses prétentions*¹⁷.

Edgar Morin ajoute :

*Il nous faut passer de la pensée mutilée à la pensée complexe. Il faut élever une conscience de notre citoyenneté du monde, de notre situation sur la Terre. (...) Il y a une voie, elle est dans le développement d'une intelligence qui cessera d'être aveugle et affrontera la complexité du monde. Nous souffrons d'une absence de pensée capable d'affronter la complexité des problèmes, c'est-à-dire de reconnaître les relations et les interactions entre ce qui est séparé par notre mode cloisonné de connaissance*¹⁸.

J'envie la patience et la douceur de Barry Lopez. Je n'ai pas l'espoir d'Edgar Morin. Moi, je vais sans cesse d'une misanthropie agressive à un humanisme larmoyant, et n'arrive pas à ajuster et à apaiser mes sentiments à l'égard de cette espèce méprisante et méprisante, prétentieuse et immodeste. Je fais le vœu qu'elle disparaisse et qu'elle laisse la place à une autre mieux adaptée. Jadis, les petits mammifères ont cohabité plus de cent millions d'années avec les dinosaures et, une fois ces derniers disparus, ils ont pris la relève de l'Évolution. Alors, ne pourrait-il y avoir quelque part sur Terre un petit groupe vivant, presque ignoré, dont

17. *Rêves arctiques*, p. 77-78.

18. Cahier « Les nouveaux pouvoirs sur la Terre », entretien avec Alvin Toffler et Edgar Morin, *La Presse*, 4 juin 1994, p. 8.

le destin évolutif se bâtirait à notre insu, en prévision de notre disparition ? Peut-être ces campagnols qui ont non seulement survécu à l'explosion d'un réacteur de la centrale nucléaire de Tchernobyl, mais qui de plus, d'une génération à l'autre, par des mutations extrêmement rapides, deviennent de plus en plus résistants à la pollution radioactive ? Ou alors ces super-bactéries récemment découvertes et qui supportent allégrement et sans perturbation génétique des doses radioactives trois mille fois plus élevées que la dose mortelle chez l'être humain ?

*

L'endroit où j'habite se trouve au nord, sur la falaise boisée d'une ancienne île lacustre devenue presque île depuis qu'un chemin de terre a été tracé vers la côte, il y a environ vingt ans. Tous les matins après avoir marché dans la forêt, j'essaie de rester immobile parmi les arbres, j'essaie de me taire absolument. Il y a longtemps que je m'y exerce, bien avant que je n'habite ici, quand il me fallait vivre dans un immeuble à la ville. Il me semble que les choses se modifient jour après jour, que l'île devient pour moi de plus en plus diaphane, perméable, intime. Par exemple, depuis peu, les bouleaux gris ont modifié l'image qu'ils m'offraient auparavant ; ils ont maintenant l'apparence de cierges d'albâtre éclairés de l'intérieur, sur lesquels, dans le phosphore incandescent de l'écorce, les points d'attache d'anciennes branches, qui d'habitude dessinent sur le blanc du tronc des marques noires triangulaires, luisent comme des braises sous le soleil du matin. Je vois la mineuse monter le long du tronc illuminé. Il me semble que mon attention s'aiguise davantage chaque jour comme un couteau qu'on affûte patiemment. Je crois

que j'arriverai bientôt à disparaître imperceptiblement pour entrer dans ce qui m'entoure, que mon intériorité s'effondrera enfin, que s'abolira en moi toute faculté d'introspection, que l'empathie avec la Terre deviendra moins inaccessible. Se placer au cœur d'un moment dans l'espace comme dans un champ magnétique est un exercice souffrant. Un exercice de souffrance. Le rituel de pétrification d'un élan, de ralentissement insoutenable de la hâte. Les êtres humains prennent toujours rapidement possession d'un objet pour s'en faire une représentation et, ainsi, le retirer de la pureté de l'espace ; l'être mange l'objet, l'objet devient l'être, et tout est clos. Comment le retenir hors de la prison de la représentation, comment se tenir au plus près de ce point où l'intérieur et l'extérieur se ramassent en un seul espace continu, ce que Maurice Blanchot nomme l'«étendue essentielle»? Nicolas Bouvier dit que la difficulté d'atteindre un haut état de perception de l'univers vient du fait que celui-ci existe en courant continu alors que nous vivons en courant alternatif et ne le percevons que par à-coups ; il dit aussi que de là naît le grand malheur de l'absence au monde, c'est-à-dire au temps et à l'espace, malheur où l'être humain s'appauvrit mentalement, intellectuellement, spirituellement.

Le premier chant du *Chant de la rivière* de Barry Lopez décrit une sorte de souffrance extatique chez un homme qui attend des oiseaux sur une grève.

Un observateur pourrait me croire absorbé dans un jeu de ficelle, tissant inattentif des figures entre mes doigts, alors qu'en réalité les battements du cœur d'un poisson en train de se déplacer plus loin que le ressac n'échapperaient pas à ma vigilance. (...) Les oiseaux m'attristent et je porte dans mon cœur ce chagrin absolu, un chagrin

*si profond qu'à la première lumière du jour, quand je tremble comme des joncs qui claquent dans un vent d'automne, je ne sais pas si c'est de froid ou à cause de ce chagrin, si je suis seulement capable d'éprouver une telle bonté*¹⁹.

Sur l'île oblongue, dans le brouillard du commencement du jour, le cri brisé d'un geai bleu déchire le silence. C'est l'oiseau que je préfère, et sa voix tragique me transperce de part en part. Il me semble que sous l'humus le rocher rouge a frémi, et moi en même temps que lui. Mouvements subtils de la Terre. Rotations constantes, constamment oubliées. Heureuse impermanence de la planète. Lenteurs de mastodonte, pas de tortue, lourdeurs de brontosaurus. J'entends en accéléré les chants de la Terre, à la tessiture si grave qu'on dirait le langage infrasonore dont se servent parfois les éléphants. Son ossature grince comme la carcasse d'un navire usé, un vieux navire de quatre milliards et demi d'années. Sous sa croûte, les rivières souterraines bouillonnent encore contre ses parois, les grugent, les brûlent, façonnent des passages, des arcs, des cavernes. Avec des bruits de succions et de lapements, des grésillements puis des détonations imprévisibles, la mer bouleverse les paysages des profondeurs. Par les fissures du sol marin, le basalte remonte des grands fonds et coule, noir, sur le lit des océans où serpente l'échine de la planète, la dorsale engloutie, double crête de sommets entaillée en son centre par un rift abyssal. Dans les bas-fonds où s'étouffe le grondement des convulsions géologiques nagent les poissons lumineux, gymnètes, holothuries, poissons-serpents dont les

19. Barry Lopez, *Le Chant de la rivière*, Paris, Éditions Hoëbeke, 1992, traduit de l'anglais par Adrien LeBihan.

flancs, les antennes ou les excroissances branchues ou finement ramifiées jettent sur le noir des antres une lumière de phosphore. Petits paquebots avalés par la mer, aux hublots encore éclairés. Minuscules *Titanic* dérivant dans l'abîme silencieux ...

Déchiré par le cri bleu de l'oiseau tragique, le brouillard se fendille et s'accroche à la frondaison. Il est extrêmement difficile de rester immobile en soi et de ne pas être effrayé par l'effondrement des limites entre son propre corps et la forêt. J'ai peur, d'une peur fascinée, hypnotique, que la douleur n'a pas encore entachée. Elle viendra bien assez tôt. Elle vient toujours. Pour l'instant, les merisiers centenaires à l'écorce d'or et les peupliers faux-trembles au tronc vert serti d'yeux noirs bruissent un peu dans le souffle chaud du soleil matinal; la chevelure des conifères ondule à peine. Thuyas immenses et mélèzes à la ramure ciselée, pruches et pins, sapins et épinettes exhalent un parfum résineux qui me monte à la tête et m'embue les yeux d'émotion. J'aime les conifères. Lorsque j'ai vu les grandes jungles luxuriantes du Costa Rica, je me suis dit qu'il était facile pour des végétaux de vivre dans la chaleur et l'humidité tropicales d'un climat sans soubresauts; mais quand il faut survivre aussi bien sous une chaleur de 30° que sous un froid de -40°, la beauté tient davantage de l'austérité, de l'endurance, que de la volupté débordante. Mon admiration pour la vie coniférienne des pays nordiques va avant tout aux *krumoltz* (ou *Krummholz*), ces conifères déformés par le froid et les vents de la taïga.

Une année galactique, c'est-à-dire le temps qu'il faut à la Voie lactée pour faire un tour complet sur elle-même, dure deux cents millions d'années terrestres. Sur Terre, il y a dix-sept années galactiques, dans la croûte largement solidifiée, naissait le gneiss précambrien et

commençait le cycle des dislocations, des dérives, des convergences et des soulèvements de continents au gré des mouvements tectoniques. Il y a neuf années galactiques, des collisions géologiques creusaient la fosse d'Ungava et échafaudaient les monts Torngat; trois années galactiques plus tard commencèrent à se déployer les hautes crêtes des Laurentides, forgées dans le gneiss et la granulite, dont il ne reste plus que les racines érodées. L'île est un morceau rouge de racine rocheuse. Entre la falaise nord et la montagne de la rive, il y a un marécage, là où le lac encerclant l'île formait jadis une baie verte très peu profonde. Je contournais maintenant le vaste marécage taciturne où se purifiait la lumière, où macérait le silence. Sur les rives cuivrées, dans les mousses veloutées et les sphaignes spongieuses, entre le rose fuchsia des orchidées sauvages et le coton blanc des linaigrettes, fermentaient des champignons attirés par la proximité des eaux dormantes: cortinaires couleur de cannelle, inocybes lacérés et fuscoboletins des marais. Dans l'humidité roussâtre suintant des eaux croupissantes, les sphaignes acides contraignaient à une extrême lenteur toute décomposition végétale ou animale. Elles retardaient indéfiniment la putréfaction, condamnant à une éternelle famine les armées nécrophages, légions de streptocoques, de staphylocoques et de bactéries tenues en respect dans la matière encore vivante, mais digérant le cadavre une fois la mort venue. La corruption des chairs ne surviendrait pas ici, sur ces lits tourbeux. Le corps pourrait se conserver pendant des milliers d'années, comme celui des momies des tourbières au Danemark. Le froid aussi pétrifie l'instant de la mort – j'aimerais tant voir les momies inuit de Quevalik au Groenland. La sécheresse momifie de même; il y a des momies des

déserts au Chili et en Chine – celles de Xinjiang ont des chevelures blondes.

La lumière se voûte au-dessus du marécage. Happée par la moiteur immobile, elle flotte quelque temps dans l'air saturé. Puis, déviée, elle se jette dans l'eau bourbeuse, illumine au passage des algues microscopiques et fait briller les nymphes d'éphémères et de libellules et les larves de phryganes pour ensuite s'enfoncer dans la vase et s'enliser dans les couches de sédiments en formation précaire sur les boues mouvantes du fond que fouillent des vers à la recherche de débris organiques (il me semble que je sens les vers ressentir sur leur corps annelé le frôlement de la lumière épuisée sous la surface du marais qu'égratignent des punaises d'eau – patineurs, ranâtres et corises). Les hirondelles rasant le miroir opaque; elles avalent au passage de grandes tipules dégingandées. Je me suis accroupie dans les feuilles vertes du myrique baumier et les feuilles bleues de l'andromède glauque bordant le marécage du Rocher Rouge. Un busard en vol scrutait le mauve violent des pontédéries; son bec crochu m'arracha à la réalité. Des rubaniers flottants m'encerclaient la tête, de petits crustacés me couvraient de carapaces fines, de plumets rigides, d'antennes courbées, et les rainettes crucifères, les crapauds et les grenouilles vertes me perçaient le tympan de leurs chants aigus. Et soudain, sans avoir pu le prévoir, je me suis effondrée de chagrin.

Mon incompréhensible peine tenait à un souvenir revenu tout à coup dans ma mémoire, à une absence devenue subitement insupportable, à une réalité inéluctable : les aigles pêcheurs ne viendraient plus dans le marais. Ces grands balbuzards qui, il y a deux ans à peine, survolaient les eaux peu profondes de la rive nord de l'île ont été chassés par le bruit assourdissant



Misty Lake – Osprey, 1984, de Robert Bateman.

(*Brume sur le lac – Balbuzard*, 1984, de Robert Bateman.)

des avions de «plaisance» décollant d'un aéroport tout proche et par celui, insupportable, des hydravions amerrissant dans le marais. Je déteste l'humanité. Et je me suis effondrée de chagrin et de haine. Et je suis entrée dans le miroir noir du marécage où plongeaient, renversés, la dentelle verte des mélèzes, les arceaux d'aulnes et le pourpre vieillissant des sarracénies insectivores digérant leurs proies, me laissant avaler par les eaux stagnantes où patiemment je disparus en silence, faisant à peine vaciller le reflet d'un héron immobile sur la berge.

Il est aisé, écrit Barry Lopez, de sous-estimer la puissance d'une longue association avec une terre, non pas seulement avec des lieux spécifiques, mais avec leur étendue dans la mémoire et l'imagination, avec la façon dont, par exemple, ils habitent les rêves de certains. Il y a des gens qui pensent que ce qu'ils sont ne s'arrête pas à leur peau, mais continue avec tout ce que leurs sens peuvent

leur dévoiler de la nature qui les environne. Si cette nature est sommairement défigurée ou réorganisée, cela les blesse sur le plan psychologique. Ces gens sont attachés à la terre comme par des fibres lumineuses, et vivent dans un type de temps qui n'est pas de l'instant, mais en harmonie avec la mémoire, c'est-à-dire étendu, mesuré par une vie. Trancher ces fibres provoque en eux non seulement de la douleur mais un sentiment de dislocation de leur être²⁰.

La Terre, ce n'est pas un dimanche à la campagne. C'est tout ce temps dans tout cet espace que nous habitons ; c'est le sens de la profondeur temporelle dans l'étalement spatial ; c'est le sens géologique, marin, atmosphérique, universel. Il n'y a pas l'intérieur ici et l'extérieur là-bas, comme il n'y a pas la littérature d'un côté et la science de l'autre ; il n'y a pas les végétaux et les animaux en dessous et, au-dessus, l'Homme. Vous vous trompez. « À travers tous les êtres passe l'unique espace : espace intérieur du monde », écrivait Rilke. La Terre est votre arrière-paysage quotidien, le creuset de votre vie, que vous soyez urbains ou autres. Les villes n'ont jamais été suspendues au-dessus du globe. Il n'y a qu'une Lune autour de votre planète ; il y en a une douzaine autour de Jupiter. Vous n'êtes donc pas sur Jupiter. Vous êtes ici, dans cet enclos de ce cul-de-sac galactique. Vous êtes d'une espèce cruelle et misérable. Vous êtes incarnés et ne vous en sortirez pas. « La Création était une brèche béante – / Pour me rendre visible », écrit Emily Dickinson. Et quand vous en aurez fini avec votre charabia et vos bourrages de crânes,

20. *Rêves arctiques*, p. 371.

Lorsque vous serez envahi d'une pitié qui vous fera chanceler, et que vous commencerez à courir le long de la berge, au moment où vos doigts frôleront la douce peau d'une orchidée à tête de cerf et où vous verrez des ours inondés de soleil s'allonger dans un vaste champ comme des hommes jeunes, vous éprouverez une perte de ruse et saurez que le voyage a commencé²¹.

Je ne me suis pas enfoncée dans le miroir noir du marais. L'énergie que je déploie jour après jour pour briser ma haine m'épuise, et je suis rentrée à la maison en me répétant ce passage d'*Ermites dans la taïga* : « L'apparition des hommes fut d'abord accueillie par les Lykov comme une chose triste mais inéluctable²² ». Une chose triste, mais inéluctable. Suis-je capable d'une telle sagesse ? Je ne pense pas. Chaque matin, dans les brumes et les chants émouvants de l'île du nord, sous la voûte céleste et sonore, dans ce monde immense où je ne suis incarnée que par un extrême hasard, me vient la tentation de l'isolement total, d'un ermitage absolu. Comme le comte de Puyjalon dans son île de l'archipel de Mingan. Comme l'ermite de l'île Saint-Barthélemy, au large de Rimouski. Comme les Lykov dans leur isba décrépie. L'ermitage, pour avoir chaque jour conscience que, pour tous les vivants, cette Terre est une brèche béante, et pour tous les morts, un grand linceul.

21. Barry Lopez, *Le Chant de la rivière*, p. 15.

22. Vassili Peskov, Paris, Actes Sud, coll. « Terres d'aventure », 1992, p. 100. Les Lykov sont des *raskoloniki*, ou vieux-croyants, dont les ancêtres s'étaient retirés dans la forêt sibérienne lors d'un grand schisme religieux au XVII^e siècle en Russie.

*Et le monde est pour moi comme quelque linceul
Immense d'où soudain par des causes étranges*

*J'aurais surgi mal mort dans un vertige fou
Pour murmurer tout bas des musiques aux Anges
Pour après m'en aller puis mourir dans mon trou²³.*

23. Émile Nelligan, « Prélude triste ».